

# LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3039. — 60<sup>e</sup> Année.

SAMEDI 18 MARS 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



L'INLASSABLE HÉROÏSME DES NÔTRES AUX ENVIRONS DE VERDUN.

Chaque matin et chaque soir les journaux nous apportent le récit des merveilleuses prouesses accomplies par nos soldats défendant, avec le plus magnifique acharnement, la moitié d'un village ou le moindre accident de terrain. De chaque ruine ils font une forteresse où ils se cramponnent superbement, barrant la route aux cohortes allemandes.



## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## " KRIEGPSYCHOSE "

A la barbarie du terme vous reconnaissez là un mot allemand. Il désigne une nouvelle maladie que les Boches nous ont découverte ; déjà ils avaient décidé que nous étions devenus fous et ils donnaient, comme preuve évidente de notre démence, le désir manifeste que nous témoignons de ne point devenir allemands : on ne peut, n'est-ce pas, expliquer autrement cette inqualifiable résistance de tout un peuple à repousser les bienfaits de la *Kultur* ? C'est là de l'hallucination caractérisée, ou bien la psychologie des professeurs d'outre-Rhin n'est qu'un leurre.

La « Kriegpsychose » est différente. C'est un état de détraquement nerveux résultant de la peur, de l'impuissance, de la crainte perpétuelle où nous vivons, de l'angoisse qui ne nous quitte pas et de la certitude que nous avons du prochain et décisif triomphe de nos adversaires. Car tel est notre état d'esprit : et voilà en quoi consiste la récente trouvaille des savants boches. Vous savez, d'ailleurs, qu'ils ne se trompent jamais et que, lorsqu'ils ont une fois décrété quelque chose, aucune démonstration ne les ferait revenir sur leur décision. Cela est parce qu'ils l'ont dit.

Il ne s'agit pas ici de les détromper : ce qu'ils pensent de nous doit nous être parfaitement indifférent ; qu'après avoir pillé, incendié, sacagé, dévasté et transformé en cimetières de femmes et d'enfants les régions par où ils sont passés, ils s'étonnent que nous ne soyons pas tombés dans leurs bras en nous déclarant déliceusement séduits par leurs procédés de conquête, ce sont là des choses qu'il est superflu de leur expliquer, car ils ne les comprendraient pas. Mais il n'est pas défendu de nous amuser, entre nous, de leur stupéfaction : or il est évident que le doktor Lucy Hoesch-Ernst, inventeur de la psychose de guerre patage dans le plus profond et le plus bourbeux marécage d'erreur où jamais savant s'est empêtré.

Si notre situation morale actuelle présente, en effet, quelque singularité, c'est, au contraire, par l'extraordinaire accoutumance aux hécatombes renouvelées, aux dangers de tout genre, aux difficultés quotidiennes et aux épreuves incessantes nées de cette épouvantable guerre. Au dire d'un de nos savants, le docteur Laumonnier, il semble que, loin de nous avoir « détraqué » les nerfs, ces épreuves ont été profitables, par l'obligation qu'elles nous imposent de nous discipliner, de nous contenir, de nous obstiner, d'avoir du sang-froid et de la volonté, obligation qui, longtemps prolongée, devient une habitude. Ce qui est certain, c'est que notre peuple s'est plié avec une facilité bien étrange à la vie nouvelle que lui impose la guerre mondiale : il y apporte, non point de la résignation, mais de la bonne humeur, et même de la gaieté, une gaieté à la *Gaspard*, faite d'une sorte de fatalisme, de ténacité et de confiance.

Si, par exemple, les aéronautes prussiens qui viennent, de temps à autre, survoler Paris et l'arroser de bombes incendiaires, s'imaginent, par ce moyen, terroriser la population de la capitale et lui inspirer des idées sombres, leur erreur est aussi profonde qu'irréparable. Ils auraient pu s'en convaincre en quittant l'altitude de 4.000 mètres et en descendant à portée d'entendre les réflexions suscitées par leur incursion. Un de mes amis, habitant l'une des rues qui montent vers Montmartre, me racontait que, « la nuit du zeppelin », il fut réveillé par un bruit de foule ascensionnant vers la Butte : une foule de 14 juillet, une foule de feu d'artifice ou de fête foraine. Il se mit à sa fenêtre et contempla ce singulier défilé où s'échangeaient, de groupe à groupe, les quolibets des bons jours. Même il fit l'observation que certaines plaisanteries, naguère un peu délaissées, vu leur grand âge, avaient subitement retrouvé leur vogue d'antan : au bruit des détonations, les loustics interpellaient le dirigeable invisible et le conseillaient pour le jet de ses bombes : « Fiche ça sur la figure à ma belle-mère ! » ou encore : « S'il t'en reste une, garde-la pour mon proprio ! » facéties surannées qui mettaient en joie les curieux se hâtant vers Montmartre.

Un de nos confrères de la presse suisse quitte

Genève et entreprend, il y a quelques mois, le voyage de Reims : il veut constater, de ses yeux, l'horreur du bombardement, vivre les angoisses de la grande ville champenoise et noter les scènes de terreur dont il se figure qu'il va être témoin. Il arrive un jour où les obus font rage ; le premier aspect est lamentable : pavés soulevés, maisons éventrées ; au milieu de la chaussée un cheval git, atteint par un projectile, les jambes battant l'air en un dernier effort. Mais qu'est ceci ? Un square, un square plein de fleurs, qui mettent une note de gaieté et de défi dans ce drame ; des roses et des géraniums ; la promenade publique est entretenue comme à l'ordinaire et les jardiniers municipaux tondent le gazon autour d'un grand trou que vient de creuser dans la pelouse un obus monstre. Et voici le tableau que trace ce confrère émerveillé : « Les gens, sur le pas de leurs portes, et les gamins dans la rue semblent bien plus intéressés par notre caravane d'automobiles, régale rare, que par la pluie de bombes ; c'est autour de nous que les gens font cercle : ici, deux enfants, juchés sur une seule bicyclette, passent à toute allure en riant du danger ; là, à l'endroit où, quelques minutes auparavant, deux femmes viennent d'avoir les jambes brisées, un commissionnaire pousse tranquillement un chariot. Et, sur la place, héros inconnus, les cochers attendent les clients. Depuis le commencement du bombardement quotidien, depuis dix mois, ils n'ont jamais quitté « la station » ; de temps en temps ils traversent la chaussée, suivant que les projectiles viennent de gauche ou de droite, de Berru ou de Brimont. Ils restent là, stoïques, et, chose plus héroïque encore, ils n'ont pas augmenté d'un centime le prix de la course ».

Ces lignes ayant été publiées par le *Journal de Genève*, ont pu être lues par ce doktor au nom euphonique, Lucy Hoesch-Ernst, inventeur de notre psychose de guerre et ont dû ébranler fortement sa confiance en sa théorie. Il n'en crie que plus fort que la peur tient la France entière aux entrailles et que nous claquons des dents au seul bruit des canons du Kaiser. Que ne va-t-il se promener aux bons endroits, à ceux où s'exerce la terreur systématique destinée à nous jeter, pantelants et blêmes d'effroi, aux genoux des Boches ? Il aurait à y glaner nombre de désillusions. Il verrait, à Arras, un juge de paix siégeant dans une pièce dont tout un côté est à jour, et dont le plafond est crevé, ce qui n'empêche pas ce magistrat de départager les justiciables, au roulement du canon, et d'apaiser les conflits entre voisins grincheux aussi placidement que s'il trônait en sécurité dans le plus confortable des prétoires, à cinq cents lieues de l'artillerie ennemie. Il pourrait assister à l'un de ces thés, désormais fameux, offerts par l'héroïque sous-préfète de Soissons, dans un salon criblé comme une vaste écumoire et dont les dernières vitres frémissent incessamment aux vibrations de la canonnade, sans qu'aucun des invités songe seulement à faire la moindre allusion à cet accompagnement devenu aussi familier que l'était naguère le flonflon de l'orchestre des tziganes dissimulé dans des verdures. Ce Hoesch-Ernst en quête de symptômes n'aurait pas non plus perdu son temps s'il avait assisté à certaine classe que présidait, dans une école de la Meuse, un inspecteur d'académie, venu, tout exprès du chef-lieu. Ce fonctionnaire circule entre les tables, examine les devoirs, puis commence à dicter : une marmitte passe au-dessus de l'école et tombe sur une maison voisine avec un bruit de tonnerre. Pas un des enfants n'a levé les yeux ; toutes les mignonnes têtes, brunes ou blondes, sont penchées sur les cahiers ; même les tout petits, placés au premier banc, continuent d'allonger leurs bâtons, la langue entre les lèvres, absorbés par ce difficile labeur. M. l'inspecteur, qui n'a jamais entendu le canon que de très loin, s'arrête de dicter, un peu surpris. Alors une des petites filles, la plume en arrêt, le regarde en souriant et explique, d'un air entendu : « — Ils tirent sur la crête, parce qu'ils ont vu le troupeau qui allait à la pâture ». Et l'inspecteur continue à se taire, muet d'admiration pour tous ces petits Lorrains si braves, qu'une mouche suffirait à dissiper, mais qu'un bombardement ne distrait plus.

Est-ce là cette psychose révélée par le doktor allemand ? — Soit, dira-t-il, certaines gens

de l'arrière y échappent encore parce qu'ils ne sont pas exposés directement au danger ; mais les soldats de la tranchée, sur qui pleut sans discontinuer la mitraille, les combattants qui, depuis dix-neuf mois, voisinent avec la mort, ceux-là ont les nerfs usés, leur démoralisation est complète et du cauchemar qu'ils vivent est résultée une neurasthénie particulièrement déprimante proche voisine de l'hallucination. — Neurasthénie ? hallucination ? Il est comique, ce professeur. Les documents authentiques témoignant de la belle santé morale de nos poilus, de leur entrain, de leur jovialité ; abondent de tous les points du front : au nombre de ceux qui m'ont le plus frappé je placerai les traits d'insouciance que notre éminent confrère M. Edmond Perrier a recueillis et publiés. Sa situation au Muséum du Jardin des Plantes lui vaut, avec nos soldats de la tranchée, une correspondance de nature à rassurer le Hoesch-Ernst sur la placidité de nos défenseurs : ceux-ci, constate M. Perrier, « observent autour d'eux les moindres choses et s'y intéressent comme s'ils effectuaient une promenade hygiénique dans les champs. Et voici que le directeur du Muséum reçoit un jour une lettre à lui adressée par les mitrailleurs de la 1<sup>re</sup> section du deuxième tirailleurs : « — Nous avons l'honneur de vous envoyer ci-joint un insecte qui, par son originalité, nous a attiré l'attention. Nous espérons que vous serez assez indulgent envers notre ignorance pour le cas où vous ne trouveriez aucune valeur à cet envoi ». En même temps que la lettre, parvenait une petite boîte contenant un papillon, tout argent, qui était venu s'égarer parmi la rafale de plomb. Les savants du Muséum reconnurent en la bestiole l'*argyrenthia*, et lui firent une place d'honneur dans leurs vitrines, non point en raison de sa rareté, mais à cause de son origine : les papillons capturés par des canonnières, sous la mitraille, étant très peu communs dans nos collections nationales.

Un autre poilu, tout en priant humblement qu'on l'excuse s'il s'est trompé, et en protestant qu'il n'est point « un fumiste », expédie à M. Perrier, une pierre qui lui semble curieuse et qu'il a trouvée, « dans le secteur du bois Le Prêtre, à trois mètres de profondeur, en creusant une mine ». Un troisième expose qu'un couple de corbeaux étant venu se nicher dans la tranchée, a été pris de suite en intérêt et en affection par les soldats qui ont suivi avec curiosité l'éclosion des œufs et les progrès des petits : l'un de ceux-ci est né complètement blanc, et voici nos poilus très divisés d'opinion : est-ce un phénomène connu, ou bien ne serait-ce point le vacarme des schrapnells qui aurait ému le jeune oiseau au point de le faire blanchir, dès sa sortie de la coquille, « ainsi qu'il arrive parfois, en une nuit, à des êtres humains impressionnés par quelque catastrophe ? » Pour en avoir le cœur net, les poilus ont recours aux professeurs du Muséum et leur soumettent ce cas qui leur paraît extraordinaire.

Ces anecdotes sembleront peut-être indignes d'être rapportées ; quelques-uns les jugeront puériles, sans doute. Pour ma part, je l'avoue, je les trouve sublimes. En quel temps, dans quelle histoire, est-il fait mention de héros semblables : en quelle épopée, même imaginaire, oserait-on camper de tels gas ? Au milieu des plus épouvantables tueries, alors que tombe sur eux la grêle des obus monstres, tandis que la mitraille fauche, que les gaz asphyxiants s'avancent en nappes mortelles, nos poilus, dans la boue jusqu'aux genoux, emploient le répit que leur laisse la mort, toujours menaçante, à prendre des papillons, à surveiller des nids d'oiseaux, et, quand ils creusent sous terre des mines où le plus effroyable trépas les guette à chaque coup de pioche, s'ils rencontrent une pierre qui leur paraît curieuse, ils l'examinent, l'étudient et cherchent à s'instruire de sa nature et de sa conformation ! Ce sont là preuves d'un sang-froid, d'une quiétude et d'une insouciance tels qu'on jugerait la chose invraisemblable si elle n'était généralement constatée. Le Hoesch-Ernst peut faire son deuil de sa « psychose de guerre ». S'il compte sur ce mal de son invention pour nous « avoir », l'Allemagne n'est pas au bout de ses peines, et c'est pour des siècles qu'elle doit se résigner aux jours sans viande, aux cartes de beurre et au pain K. K.

G. LENOTRE.



Nous avons la bonne fortune de placer ici, sous les yeux de nos lecteurs, de fort intéressantes et fort spirituelles Notes de route, tracées par une grande dame française, doublée d'une Parisienne très avertie, et d'une artiste remarquablement douée.

S. A. M<sup>me</sup> la princesse Lucien Murat, qui, récemment, s'est rendue à Pétrograd, puis dans le Caucase, et enfin, un peu plus tard, à Londres, avait consigné ses impressions de voyage en quelques carnets qu'un heureux hasard nous permet de feuilleter.

Nous avons sollicité, de la Princesse, la permission de publier ces pages si attachantes. Après s'y être refusée tout d'abord, la grande voyageuse a daigné enfin nous donner l'autorisation que nous lui demandions.

Nos lecteurs, nous en sommes persuadés, prendront grand plaisir à lire ces alertes et très originaux souvenirs qui nous donnent une idée si juste, une sensation si nette et si vivante de ce qui se passe chez nos Alliés.

Jusqu'ici, au point de vue des Arts et du talent, le public ne connaissait S. A. M<sup>me</sup> la princesse Murat que, comme un peintre à l'exécution très ferme et très personnelle, à la vision sagace.

Aujourd'hui, elle va se révéler à nous comme écrivain et comme conteur ; elle excellera certainement dans ces genres, ce qui ne surprendra aucun de ceux qui savent qu'elle est la fille de la Duchesse de Rohan qui s'est fait une place si enviée dans les Lettres.

Le Monde Illustré demeurera très heureux et très fier d'avoir été le premier à deviner une brillante vocation qui s'ignorait encore... = A. J.

### EN ROUTE POUR PÉTROGRAD

Dans une de ses chroniques : *L'Ecole du Journalisme*, Abel Hermant rappelle cette boutade des *Caractères* : « C'est un métier que de faire un livre, il faut plus que de l'esprit pour être auteur ». J'avais pensé écrire, au hasard, quelques impressions de voyage entre Paris et le Caucase, sans aucune prétention, au fil de mes souvenirs ; depuis que j'ai lu ces lignes, il me semble que je n'oserai jamais.

Mes lettres sont là pour aider ma mémoire, ouvertes par toutes les censures ; elles ont une apparence déguenillée ; en les parcourant, j'ai l'impression d'être morte depuis longtemps ; elles sont déjà jaunies et comme fatiguées des pays parcourus. J'écrirai au hasard. Que La Bruyère me pardonne !

**PARTIR !** — Lorsque l'ennemi foule notre sol, sentir qu'il est là, installé dans nos champs de betteraves, que je passe à quelques kilomètres de lui, que, près de ce sillon, un autre sillon doit lui servir de tranchée et que notre terre est son abri !

Comme elle m'apparaissait belle, en ces glorieuses journées de juillet, la France, parée par la main des femmes ! Petites mains inquiètes, quand les cœurs frémissaient d'angoisse, vous avez semé toutes ces moissons ! Un sentiment d'orgueil m'envahissait devant ces blés mûrs que balançait la brise marine.

Mes voisins de route, des Anglais, échangeaient leur admiration ; pour la première fois, ils exaltaient notre intelligence et notre esprit d'initiative ; à chaque éloge, je redressais la tête : en voyage, on emporte tout son pays avec soi.

**A BOULOGNE.** — Je hèle un matelot, à qui je confie ma vie en échange d'une pension, au cas où un sous-marin perfide m'entraînerait sous les vagues. Ce vieux loup de mer goûte fort cette idée et rêve d'un abordage. Il me raconte avoir vu dernièrement un sous-marin torpillé descendre tout illuminé dans la mer, là où nous voguons près du port qui s'éloigne.

Il y a du Wells dans tout cela. On sait qu'il y a des vaisseaux qui naviguent entre les mers ; on sait qu'il y a des Zeppelins, et, pourtant, nous avons de la peine à le réaliser. Voilà sans doute pourquoi nous n'avons pas peur.

**NEWCASTLE.** — Comme il fait noir ! ce taxi inconnu va-t-il m'entraîner dans la rivière ? Est-ce un canal, ce trou sombre où je discerne mal des mâts ?

Assise sur des sacs dans ce dock, j'attends que l'heure du départ sonne. Je me sens seule, un peu triste ; le bateau se balance d'un air indifférent. Peu de voyageurs ; un capitaine blessé par une torpille à un autre voyage, embarque sur le *Haakon*. Partout des ceintures de sauvetage avec manière de s'en servir ; mais je ne pense qu'au mal de mer et je ne prends pas le temps de fixer toutes ces cordes.

**BERGEN.** — Voici les fiords de Norvège ; je m'accoude sur le pont.

Deux heures du matin, Etrange lumière froide.



S. A. la Princesse Lucien Murat et son frère le duc de Rohan qui, en maintes circonstances, s'est fort brillamment comporté et qui a déjà été blessé deux fois sur le front.

Le soleil est toujours là, comme un noctambule qui fuit sa couche.

Bakst devrait broser ce décor avec cet éclairage factice et en faire un ballet.

**EN ROUTE POUR CHRISTIANIA.** — A peine installée dans le wagon, un Américain, journaliste sans doute, entre dans mon sleeping avec une désinvolture extrême, me regarde attentivement, puis, à brûle-pourpoint, me dit :

— Vous êtes une actrice ?

— Hélas ! c'était mon rêve ; les circonstances ne l'ont pas voulu. J'aime le théâtre, j'aurais voulu interpréter les auteurs que j'admire... Mais je ne suis pas une actrice.

— Alors, vous êtes une danseuse ?

— Pas davantage. J'aime la chorégraphie, le rythme ; mais je ne suis pas une danseuse.

— Alors, alors... vous êtes une reine ?

Je hoche la tête en riant ; il faut être un républicain des Etats-Unis pour avoir trouvé cette façon de tout arranger. Je congédie cet original. Si ces lignes tombent sous ses yeux, elles lui prouveront combien j'ai été amusée par sa classification.

**CHRISTIANIA.** — Récemment, on a transporté à Christiania une trirème étrange, que le hasard d'une tempête a fait découvrir dans un fiord du nord. Le vent soufflait si fort, ce soir-là, qu'il a déterré peu à peu le bateau enseveli dans les dunes depuis des siècles tel un linceul qu'on rejette.

Le roi est apparu au milieu de la barque, menant

ses fringants coursiers ; il a gardé l'allure de l'aigle de Delphes. Attelage de la mort, comme un conte fantastique. Chevauchée à travers les nuages.

On rêve d'une plage où aborderait la nuit cette barque monstrueuse. Ce sont les dieux des Germains, les Vikings des Niebelungen, que Wagner a familiarisés en les prussianisant.

La guerre partout, hier, aujourd'hui, demain. Qui délivrera la terre de tout ce sang ?

**STOCKHOLM.** — Ville toute grise, sans ombre ni soleil. L'œil du peintre n'y trouverait aucune valeur et le palais immense ne se reflète pas dans les eaux ; pourtant cette ville a un charme énorme.

Décidément, en voyage, il ne faut s'étonner de rien. Je retrouve, à déjeuner, mes compagnons de route, tout surpris d'avoir vu entrer dans la saie de bains de l'hôtel une belle fille aux joues fraîches et aux bras robustes, venue, savon en main, pour les étonner sans aucune fausse modestie. Ils en parlaient beaucoup, ils en parlaient même trop. Je crois qu'ils resteront à Stockholm et qu'ils prendront goût à cette mode, qui n'a rien de choquant puisque c'est la coutume.

Les Suédois se réjouissent de l'échec de la Russie ; ils regardent vers la Courlande si les Allemands entrèrent à Riga ; resteront-ils enfermés dans leur neutralité ?

Le peintre Zorn m'assure de son amitié pour les Alliés et de l'amour des Suédois pour la paix. Arnoldson en est mort de chagrin. Le prix Nobel pour la paix, quelle dérision ! Il n'a pu survivre



à cette défaite. Les amis de la paix, où sont-ils aujourd'hui, excepté en Bochie ?

Zorn habite un appartement charmant qui domine le port ; en haut arrive le bruit des sirènes ; la ville est à ses pieds avec ses toits du nord et ses eaux animées.

Voici des statuettes de bois qu'il taillait jadis ; de la pointe de son canif, il dépouillait l'écorce des arbres et, sous ses doigts agiles, un jour, il a taillé la figure de sa mère, visage déjà ridé par les travaux des champs. Ce jour-là, Zorn avait compris sa voie. Cette statuette est un chef-d'œuvre où l'artiste a mis tout son amour.

En voyant son fils fabriquer des Eves, qu'elle jugeait de vilaines poupées indécentes, des Eves qui ressemblaient à celles de Houdon ou de Rodin, elle ne prévoyait pas que son fils serait le grand peintre de la Suède.

J'admire, posé sur un chevalet, le portrait de la petite fille du Ministre des Etats-Unis ; avec quelle facilité le maître a l'air de se jouer de la peinture ; il pose ses touches non pas une à une, mais comme si une brosse gigantesque avait fait son œuvre toute seule. Sur le mur, des toiles hollandaises. L'atelier est ciré, luisant. Je me plais auprès de Zorn.

Mais nous reparlons de la guerre. Les Suédois ne détestent pas la France ; le souvenir de Bernadotte est gravé dans leur cœur ; les routes, les jardins publics, l'agrément de leur ville, tout cela ils le doivent au général ; l'épopée impériale échouée dans le nord a quelque chose de fantastique et de surhumain ; tous ces trônes renversés, emportés par des rafales ! et, là-haut, dans ce palais, le descendant de Bernadotte et de Désirée Clary, écoute à sa fenêtre les rumeurs de l'autre invasion.

Dans le jardin zoologique, entre une hutte finnoise et des castors laborieux, se trouve la maison de Swedenborg, le visionnaire ; voici la table où il écrivait ses doctes ouvrages ; à ce miroir, il a dû ajuster sa grave perruque. Lui qui se croyait en relation avec le monde spirituel, erre-t-il à travers la chambre ? Si jeterais bien sage sur cette chaise, un ange va-t-il venir me révéler la fin des hostilités ? Zeraphita va-t-il entrer dans cette pièce avec un bruit d'ailes ? Hélas ! depuis qu'Anatole France ne fait plus parler les anges, ils se taisent afin de ne pas se compromettre.

Les Swedenborgiens, ses adeptes, viennent faire des pèlerinages dans ces lieux et rêver à ses doctrines. Ses disciples américains tentent même de transporter la modeste maison aux Etats-Unis ; ils offrent au Conseil Municipal de la ville des sommes fantastiques, mais on ne vend pas la demeure des prophètes.

Dans la rue, partout, on ne parle ni français, ni anglais ; pour demander mon chemin, je gesticulai un peu, sans me résoudre à employer la langue de nos ennemis que chaque Suédois entend.

Un jour, je vois une affiche placardée sur les murs : Paris ! j'hésite ; si c'était une dépêche Wolff pour annoncer une défaite ? Si pourtant c'était une victoire ? Le cœur me battait fort comme si j'étais en faute et, toute troublée, dans mon meilleur allemand, je m'adresse à un passant :

— Monsieur, pouvez-vous me lire cette dépêche ? Je ne sais pas le Suédois.

Hurrah ! nous avons fait 20.000 prisonniers : c'était la victoire de Champagne ; je fais relire la dépêche au complaisant passant et, en guise de remerciements, je crie : « Gott mit uns ! », à l'édification des neutres. On s'attroupe, je m'esquive pour me trouver près de l'eau.

On y revient partout dans cette ville ; elle vous attire comme à Amsterdam ; mais on sent qu'elle nous est hostile cette mer Baltique, où les mines sont abondantes comme des algues.

Je suis des yeux le bateau qui part et qui va ramener les Allemands dans leurs ports. Est-ce croyable ? cet homme, qui me regarde, ce gros poupon qui m'espionne sans doute, cet homme va peut-être tuer mon frère ! Il vaque aujourd'hui à ses affaires ; il trame quelque complot ; il aiguise l'hostilité des Suédois contre leur grande voisine ; mais les Suédois sont sourds aux perfides conseils ; ils savent que l'intérêt des peuples est parfois de laisser le glaive au fourreau.

J'erre à travers les rues pour retrouver mon hôtel ; la nuit est venue ; je passe un pont, un autre pont ; j'étais perdue... Mais voici l'église où, en 1817, on a enterré Christian-Auguste.

Sur ces marches, le pauvre Fersen, dans son costume de maréchal de cour, hué, insulté, a été massacré par le peuple. Sur le parvis de ce temple,

a-t-il évoqué Marie-Antoinette ? A-t-il revu les jardins de Trianon et sa belle reine-bergère ? Double tragédie que la mort sanglante de ces deux amoureux : Marie-Antoinette, Fersen. Toujours de l'histoire, comme si celle d'aujourd'hui ne nous suffisait pas ; les Français sont perpétuellement dans le passé ou dans les chimères.

VERS LA LAPONIE. — Que ces forêts vertes sont monotones. Petits sapins nains, combien je vous aime davantage, ouatés par l'hiver ; chaque branche, alors, devient un bijou merveilleux ; la neige fantasque et capricieuse s'arrête captive entre vos branches. Le train éclaire ce paysage polaire et tout scintille dans la nuit presque éternelle ; tout est blanc, même les soldats ; enveloppés de blanches fourrures, ils traversent silencieusement la campagne du pas lourd des skieurs. Les petites maisons rouges les attendent en haut des collines comme l'œil éclairé du bonhomme Noël.

DANS LE WAGON-RESTAURANT. — Je me trouve en face d'une Danoise ; elle lit le dernier livre de Sven Hedin : *Impressions sur le front occidental*. Je demande à la dame de me prêter son livre.

La neutralité de Sven Hedin est proportionnée au tirage de ses œuvres ; il m'agace prodigieusement, cet admirateur de Wilhelm. Voici une photographie qui le représente dans un château picard, qui ressemble tant à notre maison de Manancourt, envahie par les Allemands, que je regarde par deux fois pour m'assurer s'il n'a pas couché dans mon vieux lit de cretonne. Il envie les Français, dont les jardins sont ratissés et les arbres taillés.



A L'HOPITAL DE JOSSELIN. — Dans le groupe des Dames Infirmières, S. A. la Princesse Lucien Murat, M<sup>me</sup> la Duchesse de Rohan M<sup>me</sup> la Comtesse Charles de Caraman.

— M. le Neutre, je voudrais voir l'envahisseur manger vos fruits, arracher vos arbres et menacer vos enfants. Nous verrions alors si l'occupation vous charmerait autant !

Mais la table de l'Empereur est-elle plus savoureuse lorsque les mets en sont volés ?

Je rends le livre à la Danoise :

— Madame, aimez-vous la France ?

Ses yeux s'éclaircissent, elle craint de me montrer sa sympathie ; l'ogre n'est pas loin. Ce peuple a tant souffert du voisin botté qui, du soir au matin, aiguillait son sabre sur sa frontière, que la dame inconnue ose à peine me tendre la main.

UNE PETITE PARISIENNE fait la grimace en mangeant des poissons sucrés. Nous causons robes.

— Quel costume de bain avez-vous fait faire, Madame, pour traverser la mer du Nord ?

— Mais quelle étrange idée ! Pourquoi un costume de bain ?

— Naturellement, pour épater les Allemands en cas de naufrage. Le mien était ravissant, dernier cri, un peu sobre pour la guerre. Comment, Madame, vous n'aviez pas songé à cela ?

Si les Françaises sont coquettes, du moins elles aiment mourir en beauté.

Souvent je pense à la jolie petite blonde qui envisageait la mort avec calme, pourvu que son costume fût seyant.

ENCORE UNE FRONTIÈRE ! — Il faut tirer la langue au docteur, lui donner son poulx, faire constater son civisme, redire son nom, sortir ses papiers, attendre des heures, se lamenter, s'impatiser.

Et dire qu'il viendra un jour où il n'y aura plus de barrières entre les peuples !

HAPARANDA. — Personne pour porter ma valise. Désespoir. Enfin, un porteur se présente ; il a bien fière mine c'est M. Wallenberg, le frère du Ministre des Affaires Etrangères, un homme charmant ; je suis heureuse de rendre hommage à sa courtoisie.

En voyage, lorsqu'une femme est seule, partout

elle ne rencontre que visages accueillants ; chacun lui prête appui, aplanit les difficultés et lui facilite le passage des douanes.

La clarté est aveuglante ; la nuit boréale entre par les fenêtres du wagon, se glisse à travers les stores baissés, trouble les esprits ; est-ce le jour ? est-ce la nuit ? le cerveau se fatigue, on ne dort guère.

LA FINLANDE. — Exempts de l'impôt du sang, les Finlandais regardent la guerre avec un certain détachement. Frondeurs, ils préfèrent le maître d'hier à celui d'aujourd'hui. Ramifiés au nord par mille liens : langue, études, idées, chez eux on se sent encore en Europe. Demain, c'est l'Asie avec son odeur de cuir, qui pénètre dans les narines.

Le ciel lui-même change, par un phénomène bizarre, que je ne puis m'expliquer ; il devient rose, comme à Venise.

L'air vibre : il est composé de paillettes.

Personne ne se presse plus. Comme en Orient. Nitchévo ! (A quoi bon !) Peu importe le temps !

VOICI LA RUSSIE immense, incompréhensible, composée d'éléments si divers qu'il faut des années pour démêler ses races. J'y reviens pour la sixième fois avec la même curiosité et la même surprise, fatiguée par avance de la parcourir toute ; tels plusieurs puzzles que le hasard a réunis et qui tiennent mystérieusement ensemble par la volonté d'un seul ; rouages compliqués, où la Chine a mis sa main jadis et qui ont gardé l'empreinte de son fonctionnarisme.

Tandis que mon train entre en gare de Pétrograd, on signale le premier convoi de grands blessés ; je me précipite sur le quai où le grand-duc d'Oldenbourg marche nerveusement en les attendant ; la petite locomotive arrive cahin-caha, toute essoufflée et comme consciente d'avoir amené tant de héros mutilés.

J'aperçois d'abord la blanche coiffe de M<sup>me</sup> Sazonoff ; elle est allée jusqu'à Torneo recueillir ces martyrs pour leur prodiguer ses soins maternels.

La musique militaire joue lentement l'hymne national ; comme un répons, les blessés crient : « Vive le tsar » ; à chaque portière se pressent des figures hâves, que la faim a marquées de son stigmat. Polonais, Baltes, Tartares, Géorgiens, vous voilà revenus ! Union sacrée de races diverses, ils se souviennent des frères tombés entre la mer Baltique et le lac d'Ourmiah.

Les infirmiers, les sœurs de charité, les brancardiers s'empres- sent auprès des malades ; chacun a sa tâche désignée.

Dans la salle où les tables fleuries étaient dressées, le couvert mis avec les plats nationaux, sont entrés un à un, portés à bras, marchant à l'aide de béquilles, des tronçons humains. Little Tich martyrs et glorieux !

Harangue du grand-duc, sermon du métropolitain ; personne ne cachait ses larmes ; chaque soldat touchait son pain comme une relique ; un sergent disait : « Il fait bon regarder le pain de chez nous ».

La grande-duchesse Wladimir arrive, avec son doux sourire et leur souhaite la bienvenue ; elle passe de table en table, avec de bonnes paroles et des présents. Il y a là des soldats de toutes les parties de l'Empire.

J'ai reconnu un homme de Tiflis ; il n'avait plus ni mains ni pieds, le froid les avait gelés ; son nez même était tombé. Loque humaine. Je l'interroge et, comme c'est la coutume là-bas, dans ses montagnas, je lui dis : « Victoire » ; il me répond : « Seigneur, que Dieu vous rende la victoire ». Il me raconte que ces sauvages l'ont jeté avec la fièvre typhoïde dans des baraques glacées ; sans soins, couché sur la neige, peu à peu il a senti la paralysie glacer ses membres qu'il a fallu couper un à un comme du bois mort. Pauvre Jason ! Il ne tirera plus son aiguille en cousant ses babouches dans l'échoppe du bazar.

Lorsque le Pope a entonné les prières liturgiques, que les enfants de chœur ont psalmodiés, j'ai regardé attentivement tous ces hommes qui retrouvaient enfin, après tant de souffrances, les chants du pays. L'un d'eux était aveugle ; son visage impassible ne trahissait rien, ni douleur, ni joie ; il songeait peut-être que, plus jamais, il ne reverrait le chemin qu'il conduisait au village, ni le sourire de la femme aimée, ni sa mère.

Tout à coup les sons familiers sont venus jusqu'à son oreille ; ses traits se sont illuminés ; il est descendu sur son visage comme une grande clarté : cet homme avait réalisé enfin qu'il était dans sa patrie.

PRINCESSE LUCIEN MURAT.





LA RÉGION DE VERDUN ET LES LIGNES DE DÉFENSE QUI EXISTENT À L'ARRIÈRE DE LA FORTERESSE. — Il y a près d'un mois, quand les Allemands se lancèrent en forcenés sur Verdun, ils affirmaient qu'ils ne tarderaient pas à s'emparer de la forteresse et qu'ensuite ils auraient la route libre pour descendre à nouveau sur Paris. — Tout d'abord, malgré leurs sacrifices insensés, les Boches n'ont pu prendre Verdun — et ils ne le prendront pas... « passeront pas!... » — mais encore se fussent-ils emparés du fort démantelé, écrasé, émietté par la mitraille, qu'ils n'eussent pas été beaucoup plus avancés. En deçà de Verdun il existe des lignes de défense successives, où nos vaillantes troupes eussent pu arrêter, mater l'ennemi, et l'empêcher de se diriger vers ce Paris dont il rêve.





LA DÉFENSIVE FRANÇAISE SOUS LA NEIGE, DEVANT VERDUN. — Combat dans le village de St. 4 mars 1916. (Dessin inédit de M. de Paredes, d'après les notes et récits d'un blessé ramené à Paris.)



## JOURS DE GUERRE

*Verdun.* — On se l'imagine d'une manière à soi... Même lorsque, jadis, on l'a visitée, qu'on y a passé quelques heures ou quelques jours, on ne la revoit plus telle que les forces de la nature, la volonté et les besoins de l'homme, l'inertie du temps, l'avaient faite... Elle est pareille, en nous, à quelque fumante pyramide dressée vers le ciel, formée de la chair de la France et qui brûle de ce que notre sang a de plus pur.

Les vierges mystiques en pèlerinage vers quelque autel miraculeux, les foules qui gravitent vers une grotte où la divinité daigna se manifester, révèlent sur leurs prunelles de ces fantômes ignescents... L'inquiétude qui nous ronge, les espoirs dont nous sommes par instants tout électrisés, ont transformé la vieille cité épiscopale et fortifiée, en symbole resplendissant. Chaque province y a des enfants, chaque mère un fils. Toute l'Allemagne contre toute la France!

Aussi, comme nous épelons, comme on lit, chaque matin, chaque soir le *Communiqué*. Quelle responsabilité pour celui qui, dans les plus hautes sphères de la lutte, est chargé de la rédaction dernière de ces phrases concises, auxquelles toute emphase, comme toute obscurité sont interdites. Nous voulons connaître par lui la vérité, toute la vérité; mais, qu'elle paraît amère, douloureuse, dès qu'un mot donne l'indication d'un faiblissement ou d'un recul...

Verdun... Que sont devenues sur les bords onduleux et verdoyants des rives de la Meuse, les maisons de la paisible banlieue qui paraissaient agenouillées au bord de l'eau comme des lavandières? Au sommet de tes remparts que Vauban avaient cru imprenables, le printemps reverdira-t-il jamais tes ornements séculaires, mutilés par les obus? Ta cathédrale gothique, blottie comme un chimérique oiseau entre les murs du palais épiscopal, n'a-t-elle pas perdu toutes les plumes dentelées de ses arcs-boutants et de son portail blond?

La Meuse ressemblait à l'Indre, près d'Azay... Mais la rivière tourangelle n'a point cessé de couler des jours paisibles, tandis que les flots meusiens sont teints de sang français... Et cette crue suffit à faire d'un lit troublé le plus vaste des fleuves...

Verdun, Verdun... Tous les enfants de la France dans un bloc sublime. Lequel de nous, vivrait-il un siècle, oubliera jamais les semaines passées dans l'angoisse que ce nom aura répandue?

*Le bois des Corbeaux, Douaumont, Samogneux, Champneuve, Cumières...* Il semble que ces amas informes soient pareils au voile qu'une femme, à Jérusalem, tendit au condamné qui marchait vers le supplice chargé de sa croix. Sur le linge, s'imprima la face rayonnante et divine. La masse émietlée de Verdun les villages qui lui faisaient cercle garderont à jamais l'empreinte du sublime visage, trempé de sueur et de sang, devant lequel l'humanité tout entière s'est inclinée.

\* \*

MARDI. — Je le voyais assez fréquemment au début de la guerre et, même dans la société des femmes qui est sienne, avec une préférence qu'il ne cherche pas à dissimuler, qu'il met une certaine coquetterie à bien établir, — comme il insiste particulièrement sur tout ce qui est chez lui qualité ou défaut, afin d'être un peu toujours comme dévêtu aux yeux de son entourage et du public — il était visible que les événements l'avaient influencé profondément.

Aux jours ensoleillés et angoissants de la Marne, dans la débâcle qui avait vidé Paris des deux tiers de sa population comme on verrait baisser le niveau d'un grand lac, Gabriele d'Annunzio n'avait point cessé d'être là. Il fut un des premiers à parcourir les champs de bataille et à préparer pour l'avenir les dimensions et la tonalité du tableau. Certes, il apportait à en parler ce souci artiste du détail, ce soin si caractéristique dont chacune de ses œuvres trahit l'inquiétude en nous faisant penser autant au travail de Benvenuto qu'à celui de l'Arioste. Comme Botticelli, on dirait qu'il commença d'ouvrir les yeux à la vie dans la boutique d'un orfèvre. Mais ses filigranes enchâssaient des quartiers d'obus et de balles.

Et il y avait des mêlées et des horizons de cinéma aux armées derrière la Bellone et le Mars que précieusement il nous offrait.

Lorsqu'il disait, alors, que l'Italie s'appêtait à marcher, que les défilés du Tyrol assisteraient prochainement à des combats dignes de ceux auxquels les plus grands capitaines doivent leur immortalité, un léger sourire passait sur le visage des assistants. Nous savions qu'il avait touché une somme élevée pour l'affabulation d'un film colossal, *Cabiria*, et nous pensions qu'il mélangeait dans ses diatribes... les hordes d'Annibal aux bleus de Cadorna.

Un jour qu'il avait écrit sur la guerre une page admirable, nous étions allés le voir, dans son rez-de-chaussée du petit hôtel de Montmorency-Luxembourg de la rue Geoffroy-l'Asnien, qu'il avait déjà débaptisée pour en faire la rue Gabriele-l'Asnien... Une centaine de bouddahs, de toutes dimensions, resplendissants, craquelés d'or ou noircis, sombrement patinés par des siècles de fumées de santal et d'encens, émergeaient de la pénombre, au-dessus des fleurs serrées dans la gorge étroite de hauts vases de cristal... Des rideaux de tulle d'or estompaient les verts du jardin à la française, au fond duquel trois statues évoquaient le Versailles des favorites. Quelques jeunes femmes en visite, assises sur des sièges bas écoutaient une violoniste qui préludait avec sentiment.

Le front poli comme l'ivoire, le teint pâle, l'air épinglé dans son complet gris sombre, auquel chaussettes, cravate, mouchoir étaient assortis, il avait l'aspect d'un sybarite d'enluminure persane transporté dans un roman esthétique anglais, de l'école de *Dorian Gray*. Je goûtais tous les contrastes du personnage. En offrant avec une amabilité vénitienne des friandises et des vins ambrés, il parlait de la guerre, il recommençait son article du matin, le reprenait, le parachevait, y ajoutait des mots crus qui eussent déparé la page typographiée, mais qui donnaient avec sa voix chantante une acuité, une saveur incomparable au récit... Dans un récit, Baudelaire peut ainsi faire un somptueux ornement d'une charogne.

Le jour qu'il partit, enfin, dans le magnifique élan de tout le peuple italien dressé, comme un seul bras nu dans une émeute paraît tenir un unique drapeau, j'allai lui dire adieu. Retenu dans Paris par des courses indispensables, il tardait à revenir. J'étais seul dans l'appartement où des fleurs nouvelles avaient remplacé depuis peu tous les cortèges de fleurs fanées. Partout des malles ouvertes traînaient. L'une pleine de bottines, une autre de chemises légères... Le plus élégant des jeune-hommes partant à la conquête d'une héritière convoitée ne se fût point fait suivre d'un moindre bagage. L'après-midi était sombre, les tulle d'or, sur les fenêtres, épaississaient la pénombre qui, montant du jardin, s'élevait sur le vieux perron et, du fond du passé devant lequel les trois statues semblaient sourire, venait coller aux vitres son halo triste...

...Deux jours plus tard, à Gênes, Gabriele d'Annunzio prononçait le discours qui lançait enfin vers l'Isonzo, vers Trente, les petits-fils de Garibaldi... Le poète épousait pour la seconde fois sa patrie un instant ingrate; le sybarite de l'enluminure s'était levé sur ses cousins... Et, du siège instable d'un avion, l'Enfant de Volupté jetait sur Trieste des proclamations de liberté et d'amour.

\* \*

JEUDI. — A quatre, à cinq reprises, la neige est tombée... Ce matin, elle couvre encore les arbres des avenues, la terre des jardins, les berges le long du fleuve trouble, les corniches à la façade des maisons, les toits peu inclinés... Elle met son ouate blanche, son sel épais, sur l'échine des lions de pierre, sur les épaules des déesses et des renommées — et sur le chef de ces quasi inconnus posés à tant de carrefours, plutôt comme bornes qu'en manière d'ornementation.

Les arbustes étaient depuis longtemps parés de feuilles. Il neigeait vert à la fin de janvier, il neige blanc à la mi-mars...

Ce dégel souillé, ces ornières que les véhicules y ont creusées n'ont plus rien qui ferait rimer Théophile Gautier à sa fenêtre. On pense aussitôt, non plus à des *Emaux* et des *Camées*

artistement ouvragés, mais à la boue poisseuse des pentes ravagées de la *Côte de l'Oie* et du *Mort-Homme*, au sol poreux et lourd, où s'engluent les assaillants, mais dans lequel nos soldats doivent avoir si grande gêne... On revoit les images de 70... Les gravures d'après Alphonse de Neuville et Detaille... Gravelotte et Rezonville... Et ces panoramas, qui nous paraissaient gigantesques, et qui montraient, pêle-mêle sous la même neige, avec des oripeaux, des casques rouillés, des fusils amoncelés et des chevaux préparés par les naturalistes, les héros d'une guerre à jamais renouvelable..., croyait-on.

Cette neige du carême de 1916, aux heures de Verdun, qu'elle aura pesé sur nous; comme elle écrase ce printemps en avance dans lequel nous avions pensé lire le présage heureux de la délivrance, le don avant-coureur de la Victoire...

Quelques concierges armés de pelles mettent à nu le granit du trottoir; un balayeur monté sur une automobile aura déblayé en un quart d'heure une large chaussée... Mais, sur la crête onduleuse des tranchées, aux creux où ceux que nous aimons, que nous vénérons, sont blottis tout saignants, mutilés peut-être, cette neige, quel rayon la fera fondre?...

\* \*

VENDREDI. — *Ariston* ne trouve pas la guerre trop mauvaise. Il mange, il boit... Il dort tout son comptant. Il n'a même jamais tant dormi, car, depuis son retour de Bordeaux, les théâtres l'ennuient. Il les trouve tristes.

Le valet de chambre d'*Ariston*, qui frise à propos la cinquantaine, n'est point mobilisé. Son maître d'hôtel non plus. Ni son chef... La Providence voulut que son mécanicien, aussi, lui fût laissé, à cause du bon esprit qu'eût cet homme de naître à cent mètres en deçà de notre frontière et d'appartenir à la République helvétique au lieu d'être sujet français.

Le mari de la maîtresse d'*Ariston* fait la guerre, dans les Ardennes... Il n'y fut pas encore blessé et sa constante bravoure lui valut de recevoir la croix. Voici nos amoureux bien tranquilles.

Une maison d'automobiles et une vague usine, dans lesquelles il avait imprudemment engagé des capitaux, s'étant mises à fabriquer des munitions et à travailler pour les armées, les revenus d'*Ariston* se sont notablement accrus.

Bons repas, bon gîte et tout le reste, *Ariston* semblait véritablement n'avoir rien à regretter de la guerre. N'est-il point veuf et sans autre enfant qu'une fille, heureusement mariée à un diplomate, resté à son poste... au Venezuela?

Mais voilà qu'un beau matin l'essence devient rare. Le mécanicien d'*Ariston* est imprévoyant. *Ariston* lui-même a bien d'autres chats à fouetter que de se préoccuper de si petits détails.

Le valet de chambre entre chez son maître à l'heure du lever. Il lui dit tenir du maître d'hôtel, auquel le mécanicien l'a confié, que les réserves d'essence sont épuisées.

— Qu'il les renouvelle, réplique *Ariston*.

— Monsieur sait-il que Mme la Comtesse a déjà téléphoné pour demander à Monsieur de lui recéder quelques bidons.

— Ma fille?

— Mme la Baronne aussi a téléphoné (c'est l'amie d'*Ariston*).

— Le préfet est mon ami...

*Ariston* téléphone au préfet... Il téléphone à tout Paris, à des ducs, à d'anciens palefreniers, au notaire, chez lequel son testament est déposé. Nulle part il ne peut trouver d'essence.

Facilement il renouvellerait un mot célèbre, faussement attribué à la reine Marie-Antoinette, et dirait qu'on remplit de vin de Champagne ou de Château-Lafitte le réservoir de sa voiture.

Alors, voici *Ariston*, qui ne parlait jamais de la guerre, qui se met à fulminer, qui découvre que sept départements sont envahis, — il en met douze — qui parle de *boches*, — jusqu'ici ce mot lui avait brûlé les lèvres en passant... ; — il invoque Joffre, il menace le Kaiser de paralysie générale et le Kronprinz d'aliénation... *Ariston* a enfin découvert la guerre, car, après son déjeuner, pour la première fois depuis... trente ans, il vient de sortir à pied.

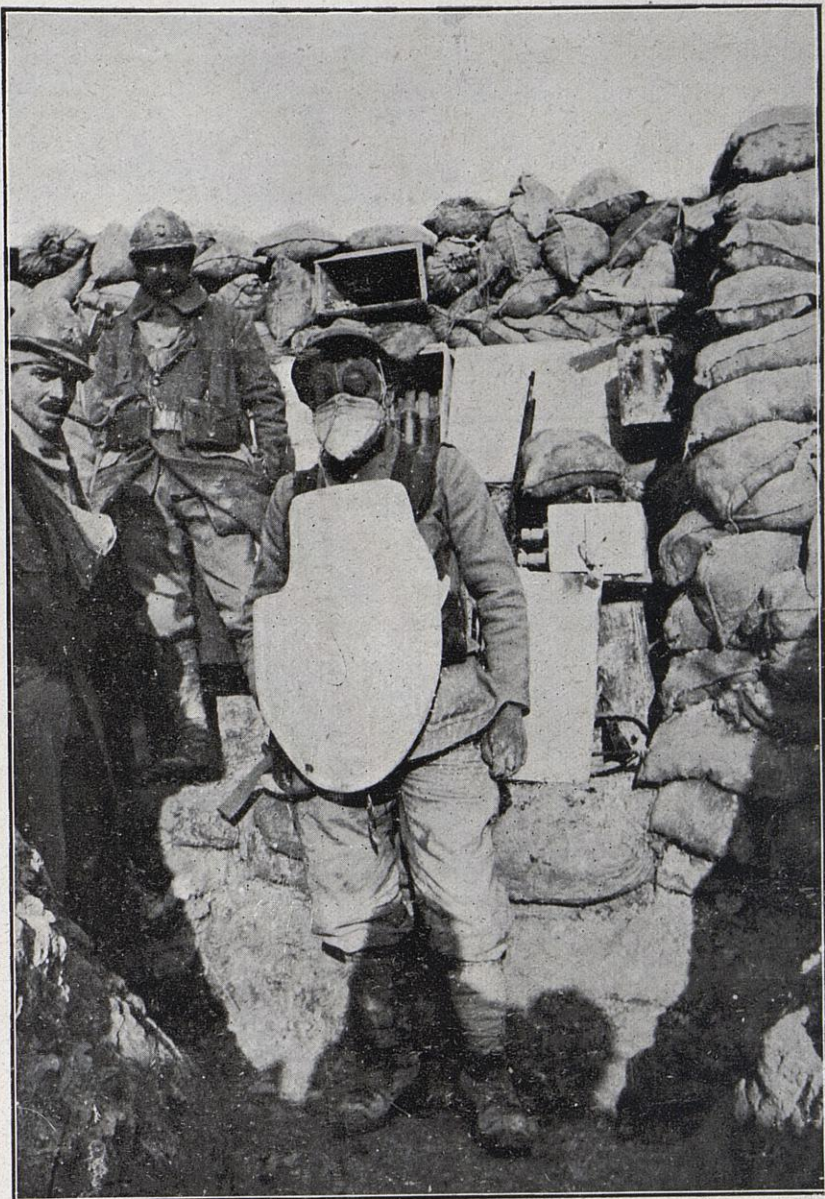
ALBERT FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)





Le général Pétain qui commande à Verdun.



La tenue de nos héroïques soldats au moment des contre-attaques.



Les lignes de défense que l'on établit en hâte selon les fluctuations du combat.



Pendant de nombreuses heures, les superbes combattants fusillent l'ennemi, sans répit.

### LA BATAILLE DE VERDUN

La terrible lutte, qui se déroule en ce moment aux abords de la vieille place-forte Lorraine, se poursuit depuis vingt et quelques jours avec un acharnement et une furie qui indiquent à quel point chacun des adversaires attache d'importance à l'emporter sur l'autre.

Avec leur suffisance habituelle, les Allemands, au début de leur formidable offensive, se flattaient d'obtenir, au nord de Verdun, et, plus particulièrement, sur le plateau de Douaumont, une décision rapide qui aurait favorisé ses progrès et obligé notre front à reculer en arrière du camp

retranché. Ce plan, comme tant d'autres déjà, ayant été déjoué par notre énergie et notre ténacité, l'ennemi a cherché, depuis lors, dans les secteurs avoisinants, un point de moindre résistance, soit sur l'une des deux rives de la Meuse, soit en Woëvre.

N'ayant obtenu que des échecs, il lui a bien fallu, bon gré mal gré, en revenir à son premier objectif, en s'efforçant d'enfoncer nos lignes sur les Hauts-de-Meuse, en avant de Douaumont. Dès lors, ainsi que l'a fait observer l'un de nos stratèges les plus avertis, l'adversaire en a été réduit à « marteler » notre front pour en compromettre la solidité ; mais en raison de leur manque de coordination, toutes ces tentatives n'ont point donné

jusqu'ici de résultat concluant.

Quant aux pertes que nous avons fait éprouver aux troupes du Kaiser, elles sont telles, que si d'aussi violents efforts continuent, c'est une armée qui fondra à chacune de ces attaques qui durent plusieurs jours ; ce seront sans relâche des troupes fraîches qu'il faudra amener pour remplacer les morts et les soldats épuisés par des combats épiques. D'après les renseignements reçus par le *Daily Mail*, on commence à savoir à Berlin ce qu'ont coûté les combats de Verdun.

Certains estiment le chiffre de cent mille hommes mort au dessous de la vérité.

De l'aveu des prisonniers, la plupart des régiments ennemis avaient été renforcés par des prélè-





Pendant plus d'une semaine un ouragan de mitraille, sauvagement prodigue, s'est abattu sur ce pauvre village des environs immédiats de Verdun, et l'a mis en cet état pitoyable. — A l'horizon, les côtes et les monts que les communiqués de ces jours derniers ont rendu célèbres et pour la défense desquels nos admirables soldats ont accompli tant de prouesses.



L'église d'Hennemont que la rafale d'obus de tous calibres a cruellement déchiquetée.



On fortifie en hâte le village de et on prépare fiévreusement la principale rue.

vements sur es dépôts de l'intérieur de l'Empire, avant que la bataille commençât. Ces régiments, assurent-ils, sont réduits à l'état de squelettes ; ils ont perdu la majeure partie de leurs officiers, et deux tiers de leurs effectifs. Les pertes en officiers s'expliquent par le fait que, pour la première fois depuis bien des mois, les officiers allemands, jusqu'au grade de général, ont, sur un ordre express de l'Empereur, conduit eux-mêmes leurs hommes à l'action, au lieu de les suivre comme ils le faisaient auparavant.

On raconte que Guillaume affiche une confiance qui doit pourtant commencer à lui faire défaut, et ce n'est sans doute pas dans la sincérité de son cœur qu'il a rédigé son télégramme, adressé à la Chambre Provinciale de Hanovre, en la remerciant

de ses félicitations et de l'expression de sa confiance dans l'issue des combats dans lesquels la Patrie est forcée de défendre son honneur et sa liberté contre les projets d'anéantissement de ses ennemis.

Du reste, des signes de nervosité se manifestent dans la presse allemande. Certaines feuilles se donnent pour tâche de calmer l'émotion évidente qui règne, aussi bien que l'inquiétude suscitée par la lenteur des opérations. Elles avouent que tout indice fait défaut pour définir le but poursuivi par le grand Etat-Major en déclarant, toutefois et prématurément, certes, « que ce but sera atteint avec des pertes minimales ».

Ce qu'il faut retenir, c'est presque l'aveu d'un insuccès que l'on relève dans l'un des organes les plus importants des bords de la Sprée tout en s'éton-

nant que la censure « boche » en ait autorisé la publication :

— « Les armées allemandes ne peuvent pas toujours vaincre, et nous n'aurions pas pu penser que notre Etat-Major aurait entrepris une opération sans préparation suffisante. Une opération qui faiblit à la première attaque comme celle de Verdun a été évidemment *très mal préparée*. »

On ne saurait critiquer plus précisément le plan du Kronprinz et la part qu'il a tenu à prendre dans l'offensive dont il escomptait le succès contre l'avis des gens d'expérience de son entourage en voulant prendre Douaumont à tout prix et en ordonnant l'attaque de flanc, dix jours trop tard, ainsi que l'ont enseigné nos meilleurs critiques militaires français.

P. de C.





DANS LE CAMP RETRANCHÉ FRANÇAIS DE SALONIQUE. — On attend le défilé de la grande cavalcade. Au premier plan, le général Bailloud.

#### LETTRES DE SALONIQUE

Mon cher ami,

Nous voici au 17 Février et les Bulgaro-Allemands n'ont toujours pas franchi la frontière grecque.

Alors, comme nos fortifications sont terminées, nos troupiers font du « signolage ».

Les tranchées sont revêtues intérieurement de treillages métalliques pour soutenir les terres ; on pose de solides boucliers destinés à protéger les tireurs ; on clayonne les boyaux ; le réseau téléphonique est poussé jusqu'aux postes d'écoute les plus avancés ; on installe dans les ouvrages fermés des dépôts de vivres et de munitions.

Enfin la défense de Salonique devient le modèle du genre.

Un colonel envoyé en liaison disait dernièrement que si les Grecs la conservaient intacte après la Paix, on ferait ici des voyages d'Ecole de Guerre pour étudier les organisations défensives.

Cette perfection de nos fortifications qu'ils n'ignorent pas, ajoutée au prestige du général Sarrail dont le Kronprinz connaît la solide poigne, retient loin de la portée de nos canons nos ennemis perplexes. Quand se décideront-ils à venir ? Nul ne peut le savoir.

Mais d'ores et déjà leur longue hésitation, succédant aux tonitruantes menaces qu'ils avaient faites de nous jeter à la mer dans le plus bref délai, est une victoire pour nous qui commence à influencer sérieusement l'opinion grecque, sans compter qu'elle doit être aussi pour quelque chose dans l'attitude menaçante de la Roumanie.

\*\*\*

Le travail étant devenu moins intense, le général a décidé d'employer quelques heures dans la semaine à des manœuvres. Nos régiments montent des attaques contre les secteurs qu'ils sont chargés de défendre, étudiant ainsi en détail les défilements que l'ennemi pourra employer pour s'approcher de nos lignes.

Des observateurs placés dans les tranchées notent les points où les vagues d'attaque de-



L'Empereur et son fils le Kronprinz, enchaînés.

viennent invisibles et l'on est amené parfois, à la suite de ces expériences, à modifier un emplacement de mitrailleuses ou à créer une nouvelle tranchée. Tout le terrain devant nous sera donc battu et l'ennemi ne trouvera pas un angle mort pour s'abriter.

On laisse aussi à nos braves troupiers qui ne l'ont pas volé un repos hebdomadaire. Ils en profitent pour aménager leurs camps avec le goût particulier au soldat français, pour organiser des jeux, voire même des représentations auxquelles leurs chefs sont conviés.

C'est ainsi que le 10 Février eut lieu la fête du ... Régiment de marche d'Afrique, composé, comme vous le savez, de zouaves et de légionnaires.

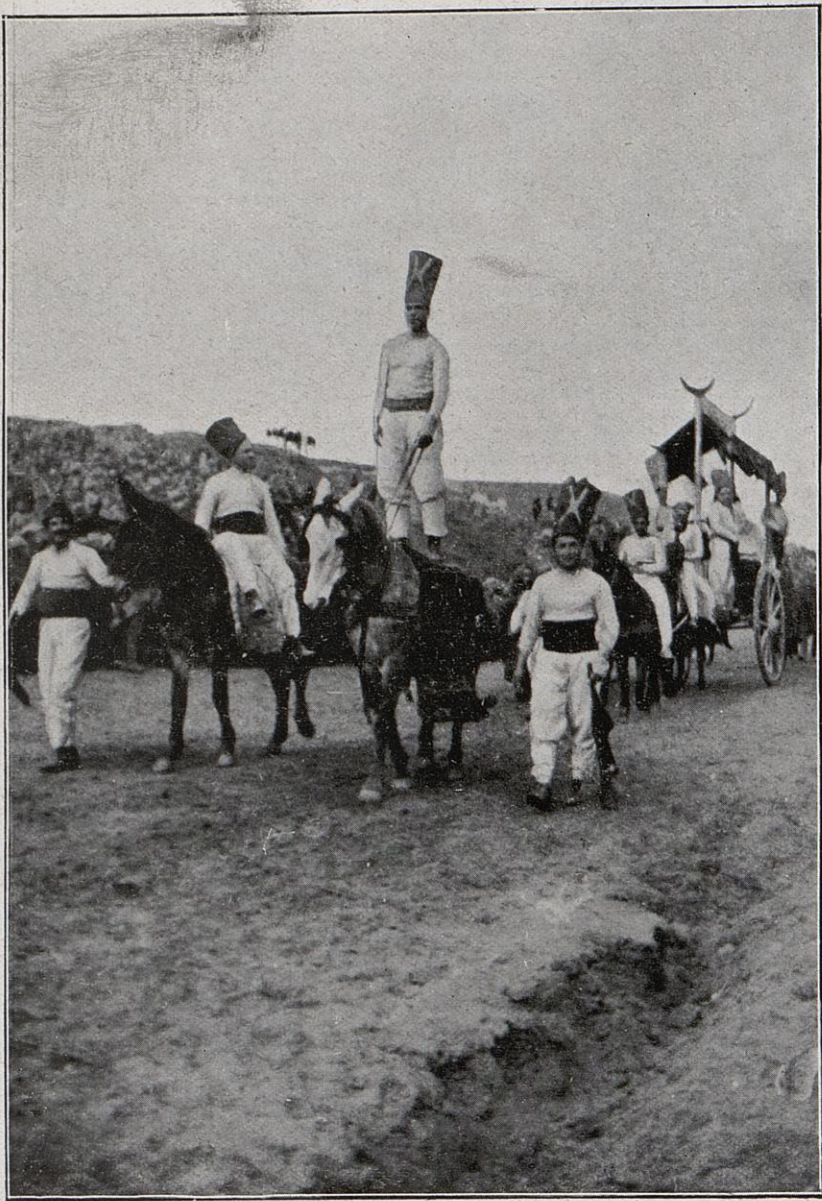
Elle fut en tous points réussie.

Dans un ravin pittoresque et sauvage des chaises et des bancs avaient été installés. Le colonel et le régiment reçurent leurs invités qui débouchaient de tous les points de l'horizon : délégations des régiments voisins, états-majors des brigades, journalistes français présents à Salonique et enfin le général Bailloud qui avait tenu à honorer cette fête de sa présence. Quand l'assistance fut au complet, on vit déboucher du pauvre village de V..... le plus amusant, le plus spirituel cortège qu'on puisse imaginer.

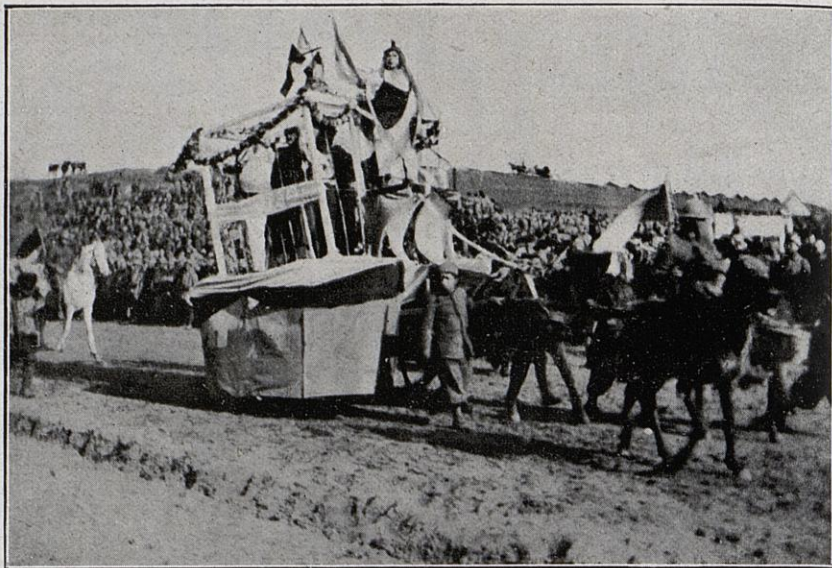
L'esprit gavroche du troupier, qu'un chef large et fin avait su ne pas comprimer, s'y était donné libre cours en des inventions divertissantes et même légèrement satiriques. C'est ainsi que le char représentant le Courrier de l'Armée d'Orient se composait d'une énorme tortue précédée d'une vieille femme armée de ciseaux : « Dame Censure ». Un cavalier, vêtu d'une façon hétéroclite, était le sosie du général Bailloud qui s'amusa fort de cette allusion à son uniforme de campagne.

Ensuite venaient des nègres du plus beau noir portant une sultane ravissante (un imberbe « poilu » de la classe 15) nonchalamment étendue sur de moelleux coussins ; puis le Kaiser, le Kronprinz, François-Joseph, le Sultan, le Tzar de Bulgarie chargés de chaînes et conduits par des légionnaires, baïonnette au canon, puis l'enterrement du Pernod suivi par les ivrognes





Les écuyers de tous genres et de toutes les écoles, exécutèrent, durant la représentation, les prouesses hippiques les plus sensationnelles.



Le char de la France glorieuse.



Le colonel S... recevant les invités.

en larmes, des Cosaques, des Arabes, une foule de seigneurs sans importance et de courtisanes. Enfin le char de la Victoire : La France glorieuse précédant une cage où les Puissances centrales étaient enfermées.

Quand le défilé fut terminé, le cirque commença et son programme aurait fait pâlir ceux des grands cirques français. Entrées comiques, danses de caractère, les clowns schrapnell et Stroumitza, un cycliste comique, des écuyers, des équilibristes, des matches de boxe et de lutte, une pantomime, rien n'y manquait.

Pour finir eut lieu une grande corrida de muer-te avec l'appareil espagnol. Matadores de cartel, caballeros en plaza, qui fit mourir de rire les spectateurs. Quand le matador eut donné le coup mortel au taureau... (et quel taureau!) les infirmiers et brancardiers du régiment vinrent gravement l'enlever et je ne connais rien de plus émouvant que cette plaisanterie insouciance de ceux-là qui, hier encore, étaient au milieu des balles et des obus et qui y seront demain. Eux seuls ont le droit de rire de ces détails dramatiques et ils le font avec une crânerie élégante et bien française.

Ah ! les chics soldats que nous avons, mon ami. Plus on les connaît, plus on les aime. Courageux, gais, serviables, modestes; ils ont, à mon avis, toutes les qualités.

Il y a des moments où l'on voudrait pouvoir les embrasser tous.

Une belle cérémonie réunit le lendemain les officiers anglais et français.

Le général Mahon, commandant les troupes

le général Sarraïl fut nommé commandant en chef, réalisée à l'armée d'Orient, grâce à sa courtoisie, à sa bonne volonté et à son talent.

Les avions boches ont tenté ces jours-ci de nous rendre visite; nos canons spéciaux eurent tôt fait de les mettre en fuite.

A Salonique la vie est calme, et les rapports avec les Grecs sont de plus en plus cordiaux. Toutes les semaines, une musique d'un de nos régiments descend le dimanche donner un concert où il y a foule. Il y a quatre jours, tous les soldats français, anglais, serbes qui se trouvaient présents et un grand nombre de militaires et de civils grecs lui emboîtèrent le pas, comme elle s'en retournait et firent à travers la ville un énorme défilé jusqu'au quartier général où ils acclamèrent le général Sarraïl qui s'était mis à la fenêtre.

Cette manifestation spontanée fut très jolie, très vibrante.

Loin du pays, nos braves poilus criaient leur confiance, leur admiration, leur dévouement au grand chef qu'ils aiment, dont la fière prestance les séduit et qui personnifie si bien ici la France, la France résolue, courageuse, invincible. Voilà les principaux événements de ces deux dernières semaines, mon cher ami; je regrette de ne pas avoir des choses plus palpitantes à vous raconter, mais, rassurez-vous, cela ne va pas tarder. Je vous serre les mains. X...

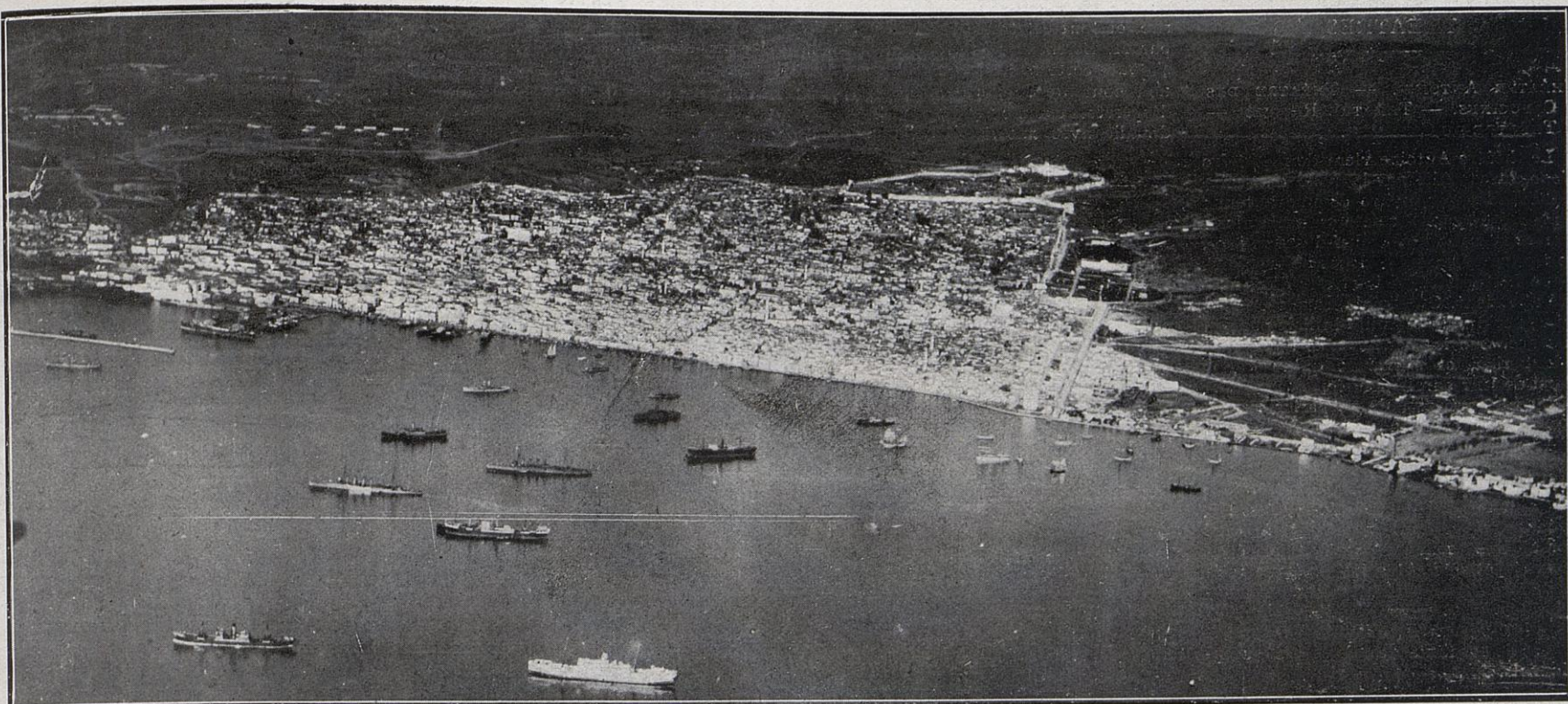


Le ravin de V..., où eut lieu la fête du régiment.

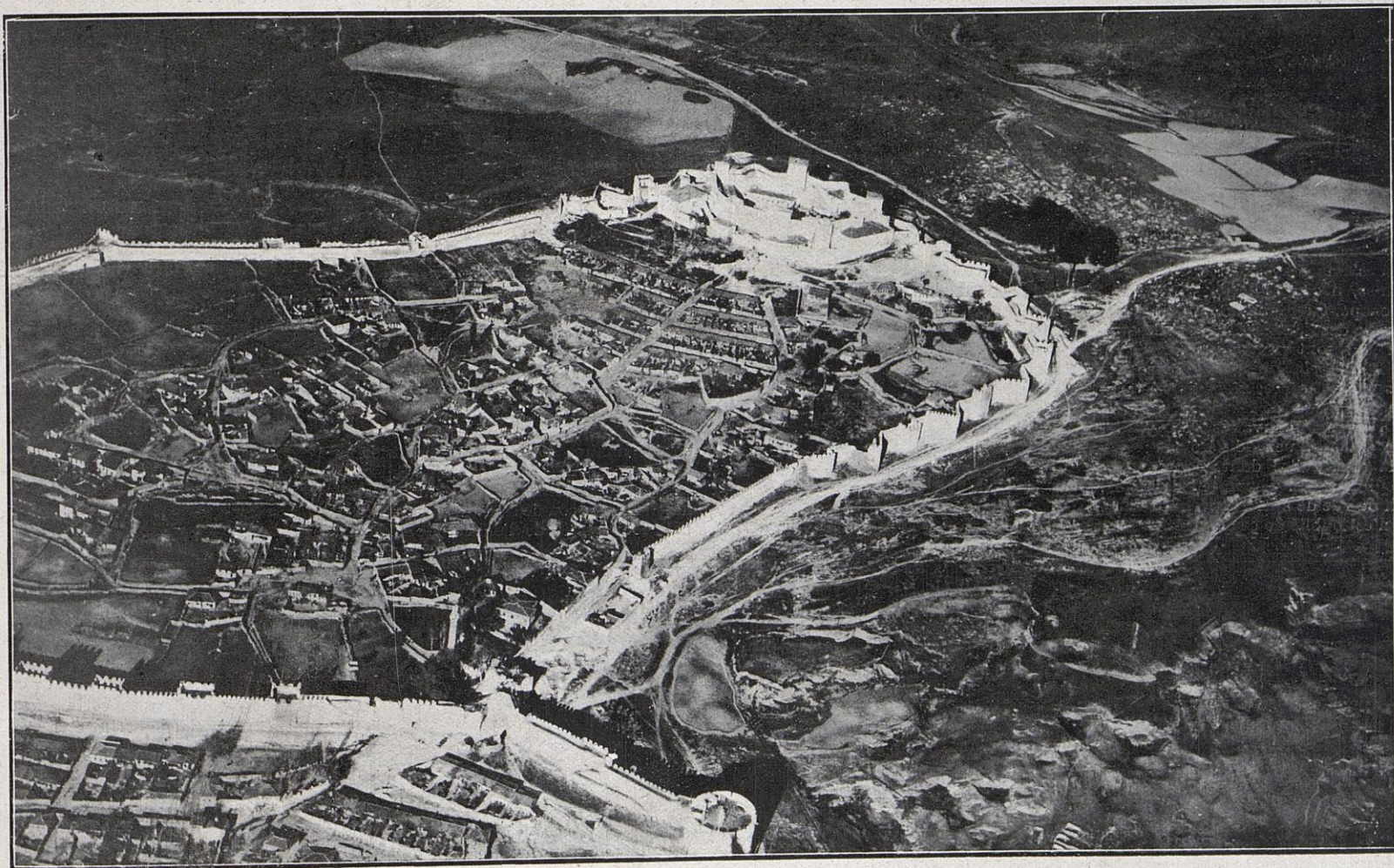
britanniques, vint au siège d'une de nos divisions remettre des croix à des officiers et des soldats français qui s'étaient distingués aux Dardanelles.

Le général Mahon est un chef de belle allure qui s'est acquis rapidement toutes les sympathies et l'unité de vues a été, avant même que





NOTRE ARMÉE D'ORIENT. — La rade de Salonique. (Photographie prise en avion.)



La vieille forteresse turque qui domine Salonique. (Vue d'un aéro.)



Un aspect des crêtes frontières, au sud de la vallée de la Strumitza. (Photographie prise à 3.000 mètres.)



## THÉÂTRES

THÉÂTRE ANTOINE. — THÉÂTRE DES CAPUCINES. — THÉÂTRE RÉJANE. — THÉÂTRE DU GYMNASE.

Le théâtre Antoine vient de reprendre *Nono*, la comédie par laquelle M. Sacha Guitry se fit connaître comme auteur ; à propos du premier acte on parla alors, non sans raison, de chef-d'œuvre ; on ne trouva pas assez d'éloges pour ce dialogue fantaisiste, où les traits d'originalité abondent. On signala, sans trop s'en offusquer que la moralité brillait par son absence, que les personnages ne respectaient rien, et n'avaient qu'un vague souci de leur parole donnée.

Un tel parti-pris de ne parler que de nos défauts et de nos vices était alors fréquent ; certains, sous prétexte que le théâtre est l'image de la vie, s'imaginèrent que les jeunes Français étaient tels qu'ils se peignaient eux-mêmes. Les événements actuels montrent à quel point une telle généralisation était inexacte et que s'il y eut quelque relâchement apparent, le tempérament français était resté le même qu'aux époques les plus glorieuses, bien qu'on se fût amusé de ces fantaisies, de ces cas exceptionnels.

Continuera-t-on de s'en amuser ? La petite pièce de M. Willemetz qui sert de lever de rideau nous fait entendre que oui. Nous assistons aux indécisions et finalement à la joie de la famille Choufleuri qui a bien envie d'aller au théâtre et craint que cela soit incorrect. Le mari tranche la question en Parisien averti ; il a fait louer une loge, qu'il assure lui avoir été donnée ; aucun scrupule ne résiste à un billet de faveur, et père, mère et fille vont applaudir *Nono*. Ils seront sûrement ravis des interprètes et se diront que la pièce mérite sa réputation.

\*\*

Aux Capucines, une alerte revue de M. Michel Carré, *Paris aux quinquets*, succède à la revue de M. H. Delorme. L'auteur s'amuse avec esprit des mœurs parisiennes, il constate que notre administration peut remplacer ses vieux employés par des jeunes femmes : les guichets n'en seront pas moins fermés au public. Rigolboche qui fut fameuse à la fin du second Empire, vient nous signaler combien, pendant les deux périodes d'avant-guerre, mauvaises mœurs et toilettes furent peu différentes ; ces choses-là sont celles dont, à Paris, on parle le plus, et qui y comptent le moins, au point de vue de notre véritable valeur.

Rien n'est oublié de ce qui prête à sou-

rire, et tout est traité et dit légèrement par M. Berthez et sa troupe à laquelle s'ajoute cette fois M<sup>lle</sup> A. Bonheur, qui, non contente de chanter des couplets d'opérette comme elle sait le faire, détaille avec autorité la belle chanson,

redevue actuelle, que Marcel Legay écrit sur le semeur.

La comédie qui précède la revue est de M. Dieudonné, c'est une variation de la scène du père Duval dans la *Dame aux Camélias*, que l'auteur a adroitement ma-



FUNÉRAILLES DES VICTIMES DE L'EXPLOSION DE SAINT-DENIS. — Le cortège quittant la caserne pour se rendre à la basilique.



M. Albert Thomas prononçant son discours.

ginée et traitée avec esprit.

\*\*

THÉÂTRE RÉJANE. — Voici déjà que les auteurs dramatiques pensent aux conséquences lointaines de la guerre, 1914-1917 est la première d'une série ; le sujet choisi par M. Soulié sera traité maintes fois et de façon plus générale.

Il s'agit d'un enfant né à la suite de l'invasion, d'une mère française et d'une brute allemande, officier de uhlans qui aviné, abuse de la jeune fille. On ne sait rien du père ; la famille Lemièr, riche et considérée, a inventé une histoire et élevé l'enfant en bon Français. En 1937, Jean, devenu un homme, veut épouser M<sup>lle</sup> Schwob, une jeune Suissesse rencontrée dans un hôtel de Genève, mais on apprend que M. Schwob, le père de cette jeune fille, commerçant, que le soin de ses affaires éloigne depuis plusieurs mois, est un Allemand naturalisé Suisse ; M<sup>me</sup> Lemièr en examinant un médaillon pendu au cou de sa future bru, reconnaît le portrait de l'officier de uhlans.

Les deux jeunes gens ont le même père. Au cours d'une explication violente qu'il a avec M. Schwob revenu, Jean voulant le jeter aux genoux de M<sup>me</sup> Lemièr, le saisit à la gorge et l'étrangle.

L'auteur a pris grand soin d'écarter les généralités et de montrer qu'il traitait un cas particulier, il convient de louer la façon ferme et sobre dont il a conduit sa pièce, en regrettant qu'il ne l'ait pas située à toute notre époque, en tout autre pays, ce qui lui aurait évité de faire état d'une victoire dont personne ne doute, mais qui est loin d'être un fait acquis, les événements le prouvent, et ensuite de nous montrer des Français de 1937 affligés de toute l'inconséquence, de toute la légèreté dont ceux d'aujourd'hui se sont si admirablement départis depuis vingt mois. D'aussi formidables épreuves laissent des traces plus durables dans les cerveaux.

M<sup>me</sup> S. Desprès, douloureuse et vaillante en M<sup>me</sup> Lemièr, a remporté un grand succès personnel ; près d'elle, M<sup>me</sup> Miller a fait preuve de fantaisie et de tact en M<sup>me</sup> Schwob, et M<sup>me</sup> Villeroy-Got a été une Elsa Schwob charmante en tous points. Une interprétation masculine honorable, une mise en scène parfaite, achèvent de mettre la pièce en bonne lumière.

\*\*

Le GYMNASE a repris la *Layette*, trois actes de M. Sylvane, que mènent avec entrain les deux excellents comédiens qui se nomment MM. Tarride et Gaston Dubosc.

La pièce, créée par eux, il y a dix-huit ans, a été modifiée de façon à éviter l'acte chez la cocotte, qui était alors considérée comme indispensable ; elle est d'un comique excellent, et fort bien jouée.

Marcel FOURNIER.

## LA CUISINE ET LA TABLE

## Déjeuner maigre.

Mayonnaise d'œufs durs  
Goujons frits  
Choux-fleur à la maître d'hôtel  
Omelette soufflée

## Dîner maigre.

Potage printanier  
Croquettes de crevettes  
Carpe au four  
Haricots verts à la crème  
Salade russe  
Crème au thé  
Rissoles

## ÉCHOS

## CARNET DE DEUIL

Nous apprenons avec un vif regret la mort de Madame Jules Delesalle, née Le Borne, décédée à l'âge de 87 ans.

Elle était la mère de M. Georges Delesalle et de M. Eugène Delesalle, directeur des Messageries Hachette.

Les obsèques ont eu lieu en l'église Saint-Eustache, en présence d'une nombreuse assistance.

## LES SOUVENIRS DE LA GRANDE GUERRE

J. F. Bouchor, le vaillant, très habile, et très puissant peintre du Musée de l'Armée, expose en ce moment à la Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, les cent ou cent cinquante toiles qu'il a peintes depuis le commencement de la guerre.

Episodes de la vie de



J.-F. BOUCHOR. — Le colonel du 3<sup>e</sup> zouaves fait défiler son régiment devant son glorieux drapeau (30 octobre 1915)

nos troupes, scènes de combats, cérémonies patriotiques, portraits officiels, voilà tout ce que renferme cette fort curieuse et fort intéressante Exposition des *Souvenirs de la Grande Guerre*.

C'est un panorama superbement tracé par un artiste de grand talent, où nous voyons défiler tout ce qui, depuis des mois, nous a fait battre le cœur.

## L'AGENCE PARIS-TÉLÉGRAMMES

L'Agence *Paris-Télégrammes*, si alerte, si active, et toujours si bien renseignée, avait été « suspendue » pour quelques jours, par la censure, précisément pour un petit délit de trop complète information.

La « peine » étant effectuée, *Paris-Télégrammes* reparaît et, de nouveau, dispense à la Presse ses précieuses dépêches.